

Agnese Silvestri

Lisbeth, ou les limites de la vengeance populaire

Roman de la « dissolution »¹ de la famille Hulot, que la cousine Bette éponyme contrôlerait et détruirait telle « une araignée au centre de sa toile » (p. 207)², ce premier volet des *Parents pauvres* résonne d'accents alarmés contre la « puissance occulte » (p. 197) des classes travailleuses, bien plus que « son jume[au] de sexe différent » (p. 54), *Le Cousin Pons*, où le célibataire est certes écrasé par sa concierge, mais non sans le concours essentiel de sa propre famille et de petits bourgeois véreux. La peur du renversement des rapports sociaux est bien perceptible dans *La Cousine Bette*, où Balzac tonne contre « les funestes résultats des doctrines antisociales répandues dans les classes inférieures par des écrivains incendiaires » (p. 196), et elle s'étend au-delà du cas spécifique des domestiques³, lesquels ont pris un tel pouvoir que désormais ce sont eux à se renseigner sur leurs futurs maîtres, avant de se faire embaucher, et non l'inverse. L'écrivain sonne l'alarme : « Les gens occupés de la haute politique du moment ignorent jusqu'où va la dépravation des classes inférieures à Paris : elle est égale à la jalousie qui les dévore » (p. 197). Quant à la dépravation, il serait franchement difficile de dire, en termes sociologiques, lequel parmi les personnages du roman en est le moins imbu, l'écriture balzacienne étant, sur le plan axiologique, toujours complexe et ambivalente, et plus encore dans ce roman, que l'écrivain pose sous le signe de la duplicité : « tout est double, même la vertu » (p. 54). Mais pour ce qui concerne la jalousie, Balzac

¹ A. Henry, H. Olrik, « Deux jumeaux de sexe différent », dans F. van Rossum-Guyon, M. van Brederode (éds.), *Balzac et Les Parents pauvres*, SEDES, Paris, 1981, p. 210.

² Balzac, *La Cousine Bette*, éd. A.-M. Meininger, dans *La Comédie humaine*, sous la direction de P.-G. Castex, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1977, VII. Toutes les citations de *La Cousine Bette* renvoient à cette édition. Nous les indiquons directement dans le texte, suivi du numéro de page entre parenthèses.

³ « Une des sept plaies de Paris », selon le titre d'un des chapitres originaires (p. 195, var. a).

a voulu qu'elle constitue le fond de la personnalité de son héroïne, Lisbeth Fisher, paysanne et ensuite ouvrière en passementerie à Paris : « La jalousie formait la base de ce caractère plein d'*excentricités* » (p. 80). Laide, pauvre et célibataire, elle jalouse la vie durant sa cousine germaine Adeline, paysanne comme elle, mais belle et donc en mesure d'épouser un brillant ordonnateur de l'Armée impériale, le baron Hulot, qui l'emmène vivre parmi les luxes de la cour impériale.

Nicole Mozet, rappelant que *La Cousine Bette* est écrit à la veille de 1848 et qu'il ressent de l'inquiétude pour la montée des tensions politico-sociales, a la première signalé combien le personnage de Lisbeth, venant du peuple, en symbolise les violences, révolutionnaires à l'occurrence⁴. Si ce type romanesque peut assumer la dimension de l'allégorie⁵ – « Elle fut la Haine et la Vengeance sans transaction » (p. 152) –, c'est aussi en ce qu'il est la traduction romanesque de la possible, et pour Balzac funeste, insubordination des classes prolétaires, qui reposerait sous le signe de sentiments moralement déplorables : « l'envie resta cachée dans le fond du cœur [de Lisbeth], comme un germe de peste qui peut éclore et ravager une ville, si l'on ouvre le fatal ballot de laine où il est comprimé » (p. 82).

On a pourtant déjà mis en doute la prétendue toute-puissance d'action maléfique de la diabolique cousine. Françoise Gaillard a montré qu'elle relève moins de la transcription littéraire de processus socio-historiques que des nécessités du récit réaliste de rendre concrètes les forces abstraites de l'histoire, ces dernières opérant très bien toutes seules la décomposition de l'autorité paternelle et de la famille décrite dans le roman⁶.

Nous voudrions faire un pas de plus dans cette direction et réfléchir sur les grandes limites que semble enfin présenter cette vengeance de la parente pauvre sur la riche famille des Hulot, ainsi que sur les raisons de la vanité de ses efforts, qu'il paraît hasardeux de réduire, avec Kris Vassilev, à l'inexistence de l'offense⁷. Les convictions de Lisbeth sont

⁴ N. Mozet, « *La Cousine Bette* roman du pouvoir féminin » [1981], désormais dans Id., *Balzac au pluriel*, Paris, PUF, 1990, p. 145.

⁵ J.-L. Cabanès et É. Reverzy, « Allégories réelles », *Romantisme*, 152, 2011, p. 55.

⁶ F. Gaillard, « La Stratégie de l'araignée (notes sur le réalisme balzacien) », dans F. van Rossum-Guyon, M. van Brederode (éds.), *Balzac et Les Parents pauvres*, cit., pp. 179-187.

⁷ « [L]'offense étant irréaliste, l'acte vengeur ne peut qu'avorter », affirme K. Vassilev, « Représentation et signification sociale de la vengeance dans un texte réaliste. L'exemple de

en effet difficilement réductibles à une sensation subjective qui serait due à sa prodigieuse jalousie⁸. « Depuis l'âge où l'on sent, j'ai été immolée à Adeline ! » (p. 146), dénonce Lisbeth, mais le narrateur ne dit pas autre chose en présentant le personnage : « La famille [...] avait immolé la fille vulgaire à la jolie fille, le fruit âpre, à la fleur éclatante » (p. 80). « J'ai eu pendant vingt-six ans tous leurs restes... » (p. 147), enrage la vieille fille avec Valérie Marneffe ; le bourgeois Crevel, en visite à sa famille alliée, lui donne raison : « Et voilà le reste de nos écus ! » (p. 393), la salue-t-il à la fin du récit.

Une sorte de mauvaise conscience semble parcourir ce roman. Car, en brouillant l'esthétique propre au feuilleton et au mélodrame, qui voit les méchants s'opposer aux bontés angéliques⁹, Balzac détaille les diminutions variées que la famille inflige à Lisbeth afin que le lecteur puisse partager le sentiment d'une injustice. De plus, en variant dans l'écriture l'usage du prénom de son personnage, comme on va le voir, il préserve son identité contre celle, teinte de mépris, par laquelle la famille Hulot identifie la « cousine Bette ». Enfin, le statut de travailleuse qui accable socialement Lisbeth, est en même temps ce qui la rend porteuse de ces mêmes valeurs de vigueur et de persévérance dans l'effort que Balzac considère comme indispensables au véritable artiste, ainsi qu'à toute grande réalisation humaine : « Le travail constant est la loi de l'art comme celle de la vie » (p. 246). L'histoire de Wenceslas Steinbock, sculpteur destiné à la stérilité créatrice dès qu'il se libère de la protection jalouse de la vieille fille, souligne cet aspect.

On a l'impression que, dans *La Cousine Bette*, Balzac cherche à régler ses comptes avec une donnée historique : la gestion de l'héritage de la Révolution française et de l'époque napoléonienne, avec les possibilités de mobilité sociale qui en dérivent. Dans une époque où

La Cousine Bette », *Romantisme*, 127, 2005, p. 56, repris dans Id., *Le Récit de vengeance au XIX^e siècle. Mérimée, Dumas, Balzac, Barbey d'Aurevilly*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, p. 163.

⁸ « [A]ussi avait-elle été prodigieusement jalouse d'Adeline » (p. 80).

⁹ Sur cette question et sur les implications du grotesque, qui perturbe le conflit entre vice et vertu, voir E. Rosen, « Le pathétique et le grotesque dans *La Cousine Bette* », dans F. van Rossum-Guyon, M. van Brederode (éds.), *Balzac et Les Parents pauvres*, cit., p. 121-133 ; Cristèle Couleau voit dans la figure d'Adeline, sublime dans son combat mais forcément perdante dans la société de 1840, un élément qui éloigne le roman du manichéisme du feuilleton, C. Couleau, « *La Cousine Bette* : le feuilleton des passions », *L'Année balzacienne*, 2018, p. 224.

toute grandeur épique a définitivement sombré, suivant l'effondrement de l'Empire, dans un système où désormais seul l'argent paraît compter et où les bourgeois sont définitivement établis, quitte à pourrir¹⁰, que faire de l'ascension sociale réalisée dans ces circonstances exceptionnelles par les classes travailleuses ? Et que faire de la demande d'égalité qui continue de s'élever dangereusement de la société ? Pour comprendre dans cette optique la réponse complexe que donne ce roman, entre refus effaré et une forme de compréhension des raisons – historiques entre autres – des revendications populaires, il convient de se pencher d'abord sur les itinéraires croisés et de signes opposés des deux cousines Fisher.

De l'ascension sociale des classes populaires

La Cousine Bette est en effet aussi le récit de ce qui reste de la promotion sociale fulgurante d'Adeline, passée « sans transition des boues de son village dans le paradis de la cour impériale » (p. 75). À la « taille d'impératrice » (*ibid.*), capable de faire son éducation au point de tenter Napoléon lui-même, Adeline table sur son exceptionnelle beauté dans un moment historique où celle-ci peut représenter pour une fille sans naissance une chance réelle de changement de statut socioéconomique, et non plus seulement un destin de courtisane. Balzac met d'ailleurs en relation la réussite d'Adeline avec le triomphe de Bonaparte : « Lors du mariage fantastique de sa cousine, Lisbeth avait plié devant cette destinée, comme les frères et les sœurs de Napoléon plièrent devant l'éclat du trône et la puissance du commandement » (p. 81). Grand adepte des privilèges des « supériorités », Balzac admet notamment ceux du talent naturel ; or, s'agissant ici d'une femme, paysanne et analphabète, il ne restait que la beauté pour indiquer la primauté de cette « femm[e] né[e] rein[e] » (p. 75).

Pourtant, définissant son mariage avec le baron Hulot une « Assomption » (*ibid.*), Balzac dessine strictement le cercle sémantique

¹⁰ Pierre Barbéris interprète la maladie de Crevel comme le signe d'un « pourrissement né de la réussite » bourgeoise, voir *Mythes balzaciens*, Armand Colin, Paris, 1972, p. 264 ; l'autre victime du poison du Brésilien, Valérie Marneffe, est d'après Michel Butor « la mise en scène ou en lit, de la Monarchie de Juillet », *Paris à vol d'archange. Improvisations sur Balzac II*, Éditions de la différence, Paris, p. 277.

à l'intérieur duquel ce personnage va demeurer : adorée comme une sainte pour sa vertu et sa douceur envers un mari qui, à la chute de l'Empire, se dégrade en libertin, Adeline est de plus en plus une *mater dolorosa* – « urne lacrymale » (p. 297) selon la perfide Valérie –, toute patiente soumission, dont on évoque à plusieurs reprises le « martyr » supporté avec foi chrétienne. Le texte semble rattacher cette propension au sacrifice à la classe sociale de provenance du personnage, comme si la souffrance était le lot des gens de basse condition. À propos du silence plein de respect qu'Adeline oppose aux fredaines de son mari, le narrateur commente : « Ces excès de délicatesse ne se rencontrent que chez ces belles filles du peuple qui savent recevoir des coups sans en rendre ; elles ont dans les veines les restes du sang des premiers martyrs. Les filles bien nées, étant les égales de leurs maris, éprouvent le besoin de les tourmenter » (p. 77). Adeline n'oubliera jamais l'insignifiance de ses origines sociales. Si au comble du bonheur conjugal Hulot est pour elle « une espèce de Dieu qui ne pouvait faillir ; elle lui devait tout » (p. 76), exilée trente ans plus tard dans un appartement où son mari la laisse seule au milieu des reliques du luxe et de l'amour d'antan, Adeline réussit à y trouver son bonheur : « En me reléguant là, mon Hector m'a fait la vie encore plus belle qu'elle ne devait l'être pour une simple paysanne » (p. 202)¹¹.

Balzac condamne comme « lâche » (p. 73) l'amour trop compréhensif d'Adeline pour le baron et déclare fort erronée la conviction que la douceur et la soumission sont les meilleures armes des femmes. Pourtant, c'est seulement au prix du sacrifice de son amour propre, voire de sa dignité, qu'Adeline peut s'élever à représenter dans le roman la Vertu, avec V majuscule. Car elle doit s'abaisser à s'offrir à l'homme qui, dans l'incipit, voulait acheter ses faveurs. Entre ces deux scènes majeures, celle du refus orgueilleux face à l'arrogance et à la vulgarité de Crevel et celle de la singerie, désespérée et maladroite, de la courtisane, Balzac dessine les limites des prétentions des classes populaires. « Vous ne connaissez pas la misère à son dernier [sic]

¹¹ Sa fille Hortense, née baronne, aura une autre perception de sa propre valeur. Bien qu'elle ait développé un sentiment d'amour pour son mari analogue à celui de sa mère, elle réagit différemment à la trahison de Wenceslas. La raison de cette différence doit peut-être se chercher dans son statut social qui est paritaire, sinon supérieur, à celui de l'artiste polonais, comte, mais exilé, étranger et pauvre.

période, la honte... le déshonneur... » (p. 69) avait d'ailleurs prédit à Adeline l'ancien commis Crevel, bon juge de la « gêne » (p. 68) où les Hulot se trouvent déjà. La prostitution peut toujours surgir quelque part de l'horizon existentiel d'une jolie femme du peuple, fût-elle de la lignée royale de Vénus et quoique devenue baronne. Dans la mesure où elle concerne toutes les jeunes filles d'humble condition qu'on croise dans le roman – Jenny Cadine, Josépha, Élodie, Atala Judici, pour ne citer que celles auxquelles s'intéresse le baron Hulot – elle peut apparaître comme un destin social. Le martyr et la prostitution, à la limite « sublime »¹², sont donc les deux seules possibilités de grandeur que Balzac laisse à ce personnage féminin. On peut douter qu'il en aurait été de même si Adeline n'avait pas eu des origines si communes.

Étant de naissance prolétaire, l'autre réalité qui la guette est le travail manuel, bien que sa famille l'en ait préservée dès l'enfance, pour le malheur de sa cousine : « Lisbeth travaillait la terre, quand sa cousine était dorlotée » (p. 80). La revanche de Bette prévoit donc d'imposer aux « jolis doigts » d'Adeline le « travail forcé » (p. 207) qu'elle connaît si bien. En réalité, on ne saura jamais si cette éventualité se produit effectivement, le seul travail d'Adeline qu'évoque le texte étant une « place honorable » (p. 339) d'inspectrice d'œuvres de bienfaisance. Balzac épargne donc à sa créature un retour au plus bas de l'échelle sociale, la laissant dans le rôle confortable de personne qui aide, d'une position supérieure, les plus démunis, conformément aux leçons de morale chrétienne, ce qui lui donne bonne conscience et un revenu convenable. Mais, à un moment donné, la fatigue et la honte de la condition de travailleuse hantent le texte comme un cauchemar : « j'ai le soupçon affreux qu'elle travaille en secret » (p. 208), chuchote Hortense à Lisbeth en parlant de sa mère ; « Oh ! la pauvre dame ! ma foi, c'est atroce ! » (p. 228), s'écrie Crevel quand il en est informé par Valérie. Ce qui aide le lecteur à mesurer la distance qui sépare jusqu'à la fin les deux cousines, car Lisbeth n'arrêtera jamais de travailler, même lorsqu'elle sera à l'abri du besoin.

Peut-on enfin considérer l'ascension sociale d'Adeline comme réussie ? Après douze ans de vie heureuse, la baronne mène une vie de femme délaissée, appauvrie par la débauche de son mari, secouée dans

¹² « Une courtisane sublime » c'est le titre donné au LXXXVI chapitre de l'édition originale (p. 320, var. *b*).

ses dernières années par un tremblement nerveux incessant qui en mine la santé, et elle finit par mourir de douleur. Son oncle Fisher, ancien soldat fidèle à l'ordonnateur Hulot, qui, suivant les ordres de ce dernier, accomplit des exactions et des malversations en Algérie, se suicide pour ne pas comparaître devant la cour d'assise en homme déshonoré : « La figure de notre Adeline, si heureuse par vous, – écrit-il à Hulot – m'a rendu la mort très douce » (p. 344). L'ironie se fait tragique, elle prend des accents pré-flaubertiens. Le pessimisme de Balzac, très sensible dans *Les Parents pauvres*, ne ménage rien. Toutefois, si la vie d'Adeline a fini par n'être qu'un long sacrifice, la femme a pu assurer à ses enfants un destin au moins socialement, si non existentiellement, heureux.

L'histoire de Lisbeth est par contre celle d'une ascension sociale deux fois ratée. Une première fois pendant l'Empire : appelée par sa cousine à Paris, elle devient « la plus habile ouvrière » (p. 81) chez les brodeurs de la cour impériale, et apprend à lire et à écrire dans le but de s'établir à son compte ; mais la chute de Napoléon bouleverse ses projets, disperse sa famille et la rejette dans une situation d'extrême faiblesse sociale¹³ qui lui ôte le courage de se faire entrepreneur. Son entêtement farouche à s'habiller à la mode impériale peut se lire comme la manifestation de son désir de rester à une époque où elle a failli cueillir sa chance. Elle est alors « ridicule » (p. 85), comme tous les personnages « archéologiques »¹⁴ de Balzac, parmi lesquels le cousin « jumeau » Pons, par exemple. Mais si pour Pons l'habillement démodé est le signe d'une incapacité à s'adapter aux mœurs et aux valeurs de la nouvelle époque, pour Lisbeth, qui défait tout vêtement nouveau qu'on lui offre pour le retravailler « à sa façon » (p. 85), il paraît plutôt traduire une protestation contre sa situation d'infériorité sociale. En effet, elle met sa toilette au goût du jour à deux moments précis de la diégèse : à sa toute première arrivée à Paris, « quand elle [a] quelques espérances » (p. 83) de se marier et de créer sa propre maison de broderie ; ensuite, lorsque, avec sa complice Valérie, elle travaille à sa revanche et vise à devenir madame la maréchale.

La deuxième occasion ratée est représentée précisément par l'échec de son mariage avec le frère aîné du baron Hulot. La mort soudaine de

¹³ Lisbeth a alors la « certitude d'être peu de chose dans cet immense mouvement d'hommes, d'intérêts et d'affaires, qui fait de Paris un enfer et un paradis » (p. 82).

¹⁴ J. Guichardet, *Balzac "archéologue" de Paris*, SEDES, Paris, 1986, pp. 329-368.

ce dernier avant les noces est le nouvel événement catastrophique qui détruit encore une fois ses espérances et qui signale ainsi l'impossibilité historique de revenir en arrière, aux conditions qui rendirent possible le mariage d'Adeline et du baron Hulot.

Au cours des quarante ans qui séparent l'Empire de la Monarchie de juillet, le baron Hulot s'est transformé de l'« un des plus habiles travailleurs de l'administration napoléonienne » (p. 179) en concussionnaire, et de mari amoureux en insatiable coureur de jupons¹⁵. Comme on le sait, le roman pose un lien de causalité entre ces deux métamorphoses de l'histoire collective et individuelle¹⁶. Ne trouvant plus de débouchées à sa hauteur, l'énergie autrefois nécessaire à l'élan épique finit par se replier sur les objets infimes des conquêtes féminines, puis des courtisanes, jusqu'à la fille de cuisine qui, « atroce maritorne » (p. 451), amène un Hulot défait et sans plus aucune conscience de la dignité de son rôle, mourir en province, en pleine régression infantine¹⁷. Mais, dans ce contexte de délitement de l'autorité royale et paternelle, la vitalité du peuple, intacte, cherche elle aussi ses champs d'application¹⁸. Qu'en est-il du réservoir de volonté des oubliés du nouveau système ? « Avoir de l'énergie à escalader le Paradis, et l'employer à se procurer du pain, de l'eau, des guenilles et une mansarde ! Ah ! c'est là, ma petite, un martyr ! j'y ai séché » (p. 148), se confie Lisbeth à Valérie.

Adeline, qui a eu accès aux classes dominantes, va désespérément employer sa détermination à garder le *statu quo*, se faisant la « gardienne fanatique de la loi du Père »¹⁹. Elle arrive ainsi à maintenir viable l'image sociale de sa famille garantissant la centralité du père symbolique lorsque le père réel est de plus en plus déficitaire²⁰. Lisbeth, au contraire, oriente

¹⁵ Sur ce personnage, voir Id., « Le Maréchal Hulot : gloire et malheur », *L'Année balzacienne*, 1990, pp. 151-164.

¹⁶ « Inoccupé de 1818 à 1823, le baron Hulot s'était mis en service actif auprès des femmes » (p. 77).

¹⁷ D'après André Lorant, attentif à l'image récurrente de la « boue », qui finit par avoir une signification morale et sociale, la régression intéresse plusieurs personnages et finit par « envahir progressivement le roman » ; voir son « Introduction » dans Balzac, *La Cousine Bette*, Garnier-Flammarion, Paris, 1977, p. 20.

¹⁸ « J'ai de la vie pour deux, et je vous infuserais mon sang, s'il le fallait » (p. 109), assure Lisbeth à Wenceslas.

¹⁹ K. Vassilev, cit., p. 49.

²⁰ Sur l'importance de l'« image » du père autour duquel la famille se soude, voir M. Mas, « Normes familiales et modèle pathologique dans *Les Parents pauvres* », *L'Année balzacienne*,

d'abord sa vigueur vers la domination d'un être faible, l'artiste polonais Wenceslas, auquel elle procure, de par sa volonté tyrannique de lui donner « l'habitude du travail » (p. 118), le seul moment de créativité de sa vie²¹. Le danger social de cette situation qui transgresse les rôles sociaux et sexuels normalement admis – une ouvrière protégeant un comte, une femme exerçant son esprit de domination sur un homme – est déjoué par les manœuvres adroites et souterraines de sa famille. Lui enlever cet objet de conquête est pourtant fatal. La conscience des torts subis se fait alors pour elle intolérable, et rien n'arrête plus la transformation de son énergie comprimée en volonté destructive : Lisbeth va « ha[ïr] de plus en plus » (p. 201).

Elle est absolument « méchante » (p. 83), dangereuse et agit de façon odieusement tyrannique avec son protégé. Que celui-ci ait envie de s'évader de sa claustration pour vivre un grand amour est donc un élément destiné à trouver chez le lecteur un consensus certain. Pourtant, Balzac justifie en même temps le sentiment d'injustice qui bouleverse Lisbeth à la nouvelle des fiançailles de Wenceslas et de sa petite cousine Hortense. Alors qu'il l'avait construite comme un personnage totalement fermé aux arguments de la foi religieuse, ici Balzac la laisse faire appel aux Saintes Écritures pour dénoncer ce qui lui arrive : « Et voilà que, comme dans l'Ancien Testament, le pauvre possède un seul agneau qui fait son bonheur, et le riche qui a des troupeaux envie la brebis du pauvre et la lui dérobe ! ... sans la prévenir, sans la lui demander » (p. 147). Il faut croire que l'auteur a ainsi voulu permettre à Lisbeth de plaider de façon efficace sa cause auprès des lecteurs, d'autant que plusieurs indices témoignent de la sensibilité de Balzac envers les raisons de la vieille fille. Nous allons en illustrer quelques-uns.

2014, p. 286 ; L. Frappier-Mazur qui parle à propos de l'attitude d'Adeline de « mère absolue », « Héritage et généalogie dans *La Cousine Bette* », dans Id., (éd.), *Genèses du roman : Balzac et Sand*, Rodopi, Amsterdam/New York, 2004, p. 151.

²¹ Nicole Mozet établit un « parallélisme entre l'échec de l'artiste et la décadence du Pouvoir », voir « Création et/ou paternité dans *La Cousine Bette* », dans R. Le Huenet, P. Perron (éds.), *Le Roman de Balzac : recherches, critiques, méthodes, lectures*, Didier, Montréal, 1980, pp. 174 et suiv. Sur la genèse de ce personnage, A. Lorant, « La création d'un personnage balzacien : Wenceslas Steinbock », *Les Études balzaciennes*, 10, mars 1960, pp. 425-438.

Subir des torts

Aucun des personnages impliqués dans le mariage d'Hortense n'est dupe : il s'agit bel et bien d'un « vol ». Le narrateur ne le désigne pas autrement : Hortense est « la fille occupée à voler un amoureux à sa cousine » (p. 99). L'échange verbal entre Hortense et son père témoigne aussi bien de leur conscience de la nature éthique de l'action qu'ils accomplissent que du fait qu'ils sont loin d'en rougir : « – Tu as de la délicatesse pour le cachet, et tu voles à la cousine Bette son amoureux. / – J'ai fait une promesse pour le cachet, et je n'ai rien promis pour l'auteur » (p. 132). La vertueuse Adeline, au récit enthousiaste qu'Hortense lui fait des manigances pour obtenir « l'amoureux de notre cousine Bette qui, [elle] espère, est maintenant le [s]ien », ne répond autrement que par des félicitations émues : « chère petite fille, la plus grande rouée de la terre sera toujours la Naïveté ! » (p. 136). À Bette il ne reste que faire mine d'accepter joyeusement le fait (« Comment m'as-tu volé mon amoureux ? », p. 170), car la disproportion des forces est trop grande : « que peut une parente pauvre contre toute une famille riche ? » (pp. 147-148).

Le tort qu'elle a subi n'est que le dernier en date. L'obligation au travail, fruit d'une politique familiale précise, puis la dépendance de l'aide économique des autres – encore plus sensible pour les femmes célibataires²² – déterminent dans le système des relations familiales la condition inférieure de Lisbeth : « Je piochais le jardin, j'épluchais les légumes, et elle [Adeline] ses dix doigts ne se remuaient que pour arranger des chiffons !... » (p. 146). La dure besogne qu'elle accomplit depuis son plus jeune âge a laissé des traces sur la figure déjà disgracieuse de la femme, car elle paraît « plus âgée que la baronne, quoiqu'elle [ait] cinq ans de moins » (pp. 56-57). Son statut de travailleuse rend problématique son appartenance à la famille. Pauvrement habillée, quelque œuvre de passementerie toujours à la main, « tout étranger aurait hésité à saluer la cousine Bette comme une parente de la maison, car elle ressemblait tout à fait à une couturière en journée » (p. 57). On la renvoie, en effet, avec le « sans-gêne » réservé aux domestiques, « en la

²² M. Perrot, « En marge : célibataires et solitaires », dans Ph. Ariès, G. Duby (éds.), *Histoire de la vie privée. 4. De la Révolution à la grande guerre*, Seuil, Paris, 1999, pp. 274-276.

comptant pour presque rien » (*ibid.*). Et elle semble « résignée à ne rien être », à se laisser « traiter sans façon », à être « à la merci de tout le monde » (p. 84). Son inclusion marginale chez les Hulot, qui se veulent magnanimes mais qui ne lui reconnaissent jamais les mêmes droits qu'eux, se reflète naturellement sur le plan économique : « ils ne vous ont jamais fait des rentes » (p. 161), remarque le positif Crevel. Quand Lisbeth les aura obtenues, au prix d'accepter de bon cœur la double trahison d'Hortense et de Wenceslas, elle n'en sera que l'usufruitière, jamais la propriétaire²³.

Cette négation des prérogatives qu'on reconnaît aux sujets pleinement admis dans la famille, se manifeste d'ailleurs dans l'élément identitaire par excellence, le prénom. Car la parente pauvre est « nommée Bette par abréviation » (p. 81) et ce diminutif chez les Hulot est moins d'origine affective qu'un signe de pis-aller. Ce n'est alors pas anodin si Balzac prend soin de ne pas réduire l'identité de ce personnage à son petit nom : le narrateur appelle presque toujours « Lisbeth » celle qui, sous les apparences, ne se résigne pas à être « Bette » et se révolte. Ce qui fait peur, mais mérite évidemment aussi un certain respect. Lisbeth a horreur de la domesticité vers laquelle les Hulot ont une claire tendance à la repousser par la proposition de situations ambiguës, comme d'habiter chez eux, voire carrément avilissantes, comme « de vivre avec leur oncle et d'en tenir la maison à la place d'une servante-maîtresse qui devait coûter cher » (p. 83). Dans son rêve d'inverser les rapports de force qui l'écrasent, et prête à atteindre son but par son mariage avec le maréchal Hulot, Lisbeth prend le plaisir supplémentaire de rapprocher, dans son discours intérieur, les titres et les privilèges dont elle pourrait alors jouir, de l'appellation familiale par laquelle on la diminue :

elle s'appelait elle-même *madame la comtesse* ou *madame la maréchale* ! en se saluant dans la glace. Adeline et Hortense achèveraient leurs jours dans la détresse, en combattant la misère, tandis que la cousine Bette, admise aux Tuileries, trônerait dans

²³ Ce qui a à voir avec la violence des stratégies familiales contre les célibataires : en excluant leur possibilité d'hériter, on s'approprie même de leurs économies. En cela Crevel se comporte avec Lisbeth exactement comme les Hulot : voir M. Lucey, *Les Ratés de la famille. Balzac et les formes sociales de la sexualité*, [2003], Paris, Fayard, 2008, pp. 215-217. Sur la non coïncidence, dans *La Cousine Bette*, entre propriétaire et usufruitier voir F. Spandri, « De l'argent comme dissolvant social. *La Cousine Bette* », dans A. Del Lungo, P. Glaudes, *Balzac, l'invention de la sociologie*, Classiques Garnier, Paris, 2018, pp. 91-92.

le monde (p. 313).

Le célibat de Lisbeth apparaît alors moins comme une « excentricité » que comme le choix d'une femme qui n'est pas disposée à se contenter de n'importe quoi. Elle refuse en effet tout mariage qui ne serait pas une promotion sociale aussi importante que l'a été celui d'Adeline : « ils m'en ont tirée [de mon village], mais pour me faire ouvrière et pour me proposer des employés, des capitaines qui ressemblaient à des portiers !... » (p. 147), récrimine-t-elle. Exclue des stratégies matrimoniales de la famille²⁴, elle envisage de se venger précisément par l'affirmation de son droit à avoir la même destinée sociale que sa cousine : posséder une fortune, un titre, être reçue à la cour. L'incrédulité du baron face à son projet de mariage souligne jusqu'à quel point, dans sa famille, ce droit à l'égalité des chances lui est refusé : « – Toi, la maréchale Hulot ! toi, comtesse de Forzheim ! s'écria Hector surpris » (p. 301). Le « ton aigre et formidable » par lequel Balzac fait alors riposter son personnage – « Adeline est bien baronne ?... » (*ibid.*) – souligne sa hardiesse, mais aussi une logique irréfutable.

La complexité du personnage de Lisbeth nous semble due à l'ambivalence dont Balzac revêt la requête de nouveaux droits de la part des classes travailleuses, entre compréhension de la licéité de cette demande, inhérente aux processus de démocratisation en acte, et négation obstinée des changements pouvant bouleverser les hiérarchies établies. C'est enfin ce refus qui prévaut et qui détermine la défaite de la cousine, dont l'œuvre a sa clé de voûte dans le mariage avec le maréchal, sans lequel aucun réel revirement dans les rapports de pouvoir n'est possible²⁵. C'est le but véritable de celle que le roman présente comme la diabolique vengeance de Lisbeth, toutes les conquêtes de Valérie, y compris celle du polonais qui a déclenché sa rage, ne pouvant y suffire : « Ta vengeance est complète, dit Valérie à l'oreille de Lisbeth, Hortense pleurera toutes ses larmes et maudira le jour où elle t'a pris Wenceslas. / – Tant que je ne serai pas Mme la maréchale, je n'aurai rien fait » (p. 262).

Balzac toutefois ne le permet pas, et la revanche de Lisbeth reste un échec, tout comme sa promotion sociale qui pendant un moment avait

²⁴ M. Lucey, *Les Ratés de la famille*, cit., p. 214.

²⁵ Pour Lisbeth il s'agit de « régner sur la famille qui l'avait si longtemps méprisée » (p. 313).

paru réalisable. Même sans le baron Hulot qui s'avère irrécupérable – mais que Lisbeth n'arrivera jamais à faire comparaître devant une Cour d'assises, comme elle en rêve –, la famille finit par reconstituer les structures qui assurent sa force sociale et qui condamnent la parente pauvre à la subordination. D'abord, le patrimoine, rétabli par Victorin Hulot par la spéculation immobilière et même par l'emploi de moyens criminels visés à se libérer des chantages de Valérie. Ensuite, l'union du couple, basée, non plus sur l'amour, mais sur l'intérêt à demeurer dans les institutions qui assurent un certain ordre dans la vie intime et sociale : « vous n'avez pas le sens de la famille, vous ne comprenez pas la solidarité d'honneur qui en lie les différents membres » (p. 394), reprochera Victorin à son beau-père s'appêtant à épouser Valérie. Même l'artiste polonais finit par réintégrer la famille, enfin réunie par Victorin dans un même hôtel prestigieux. Lisbeth devra accepter ce qu'elle avait farouchement refusé sa vie durant pour protéger son indépendance et sa dignité : deux chambres dans l'appartement de sa cousine.

Dans sa tentative d'inverser les relations sociales, elle a travaillé à ruiner économiquement les Hulot tout en masquant ses intentions derrière son rôle d'instrument utile aux autres. Au plaisir du baron, d'abord, auquel elle facilite les rencontres avec Valérie ; au soutien patrimonial de la famille, ensuite : « je ne me marie que pour assurer du pain à votre fille et à votre femme, vieil insensé ! » (p. 301), essaie-t-elle de persuader. Ce dernier argument est en effet celui qui décide l'ensemble des membres de la famille : Hulot, Adeline, ses enfants, le maréchal lui-même, qui accepte, pour commencer, la cousine pauvre comme femme de ménage. Heureuse d'accélérer ainsi son mariage sans dévoiler son véritable but, Lisbeth affirme : « Il faut que j'achève ma carrière en vous rendant toujours service aux uns ou aux autres » (p. 294). Elle ne croit pas si bien dire. Car, parmi les raisons de sa défaite, il y en a une inhérente à la composition littéraire de son personnage : elle incarne la férocité du peuple, mais ses caractères lui empêchent en fait de sortir de sa fonction instrumentale, d'outil du bien-être des autres. En ce sens, tout en représentant Lisbeth infernale dans sa « puissance occulte », Balzac l'a en réalité marquée du sceau de l'impuissance des sacrifiés du système, ce qui probablement devait rassurer ses inquiétudes face aux tensions sociales grandissantes.

Sous le signe de Vulcain

Il suffit de relire l'incipit de *La Fille aux yeux d'or* pour s'en convaincre. Là, relégués dans la dernière « sphère » sociale, les artisans parisiens sont posés sous le signe de Vulcain, c'est-à-dire de la difformité, de la vigueur et du feu de la révolte : « Vulcain, avec sa laideur et sa force, n'est-il pas l'emblème de cette laide et forte nation, sublime d'intelligence mécanique, patiente à ses heures, terrible un jour par siècle »²⁶. Non seulement Lisbeth partage avec eux une effroyable laideur et cette robustesse qui la rend capable de travailler de l'aube jusqu'à tard dans la nuit, mais elle devient précisément une « Fille de soufre et de feu » (p. 148), identifiée au volcan en pleine éruption au moment de sa colère : « elle brûlait ! La fumée de l'incendie qui la ravageait semblait passer par ses rides comme par autant de crevasses labourées par une éruption volcanique » (p. 145)²⁷. Dans le dernier épisode de *l'Histoire des Treize*, la violence des ouvriers reste pourtant inoffensive. Le système décrit par Balzac prévoit que les hommes « quadrumanes »²⁸ soient destinés à rester cloués à leur échelon sans pouvoir grimper dans l'échelle sociale. La richesse que produit leur travail de bêtes de somme ne profite qu'aux classes supérieures, tout comme les objets de luxe qu'ils fabriquent. Leur révolte est éphémère et vaine : après l'ivresse d'un jour – débauche ou révolution, que le romancier se plaît à confondre –, ils « retourne[nt] au travail, au pain sec, stimulé[s] par un besoin de procréation matérielle qui, pour [eux], devient une habitude »²⁹. Une habitude que Lisbeth connaît aussi, elle qui a du mal à rester désœuvrée même quand elle le pourrait.

Cette parentèle sémantique avec les signes définissant les prolétaires « vulcanisés »³⁰ de *La Fille aux yeux d'or* peut expliquer pourquoi le personnage de Lisbeth n'arrive jamais à inverser sa position dans les relations sociales, ni dans sa famille ni ailleurs. Même pas à travers le pacte scélérat qu'elle signe avec Valérie, par lequel, en principe, elle se sert de cette dernière pour ses propres fins. Sans entrer dans la grande

²⁶ Balzac, *La Fille aux yeux d'or*, dans *La Comédie humaine*, cit., 1977, V, p. 1042.

²⁷ D'un autre point de vue, à propos de ce passage, on a pu justement souligner la « conception énergétique de la passion », voir J. Gleize, « *La Cousine Bette* ou l'énergétique narrative de la passion », *L'Année balzacienne*, 2018, pp. 164-165.

²⁸ Balzac, *La Fille aux yeux d'or*, cit., p. 1041.

²⁹ *Ibid.*, p. 1042.

³⁰ *Ibid.*

complexité affective du rapport entre ces deux femmes, je me limite ici à prendre en considération certaines données sociologiques. Il est vrai que Balzac insiste sur le fait qu'elles agissent de parfait accord selon un schéma relationnel paritaire (« ces deux femmes n'en faisaient qu'une ; toutes les actions de Valérie [...] se décidaient après des mûres délibérations entre elles », p. 200), et qu'il souligne le plaisir de Lisbeth à retrouver chez son amie « l'obéissance des créoles » (*ibid.*). L'une pense, l'autre agit, on nous explique. Pourtant, d'un personnage tel que Valérie on ne peut s'attendre qu'une alliance intéressée à retirer le meilleur profit pour elle-même. Sa solidarité avec la vieille fille se fonde sur l'axiome qu'« Il faut seulement s'occuper de tirer le plus de foin à soi du râtelier » (p. 148) et, sans exclure le mépris pour la travailleuse (« Comme elle pue la fourmi !... », p. 150), vise à utiliser l'autre pour rejoindre ses buts : « il faut la ménager, elle me sera bien utile, elle me fera faire fortune » (*ibid.*), réfléchit-elle au moment de sceller leur accord.

Or, ce dont Valérie a besoin pour se procurer la vie de plaisir et de luxe qu'elle ambitionne, est « une âme damnée [...], consentant à un *partage inégal de la vie* » (p. 151, c'est nous qui soulignons). Ce sera le rôle de Lisbeth, il a toujours été son rôle. Les jolis doigts de Valérie égalent ceux d'Adeline : « J'aurais dû travailler pour vivre, mais je n'ai pas les doigts faits pour cela... Demande à Lisbeth » (p. 238), se justifie-t-elle avec le riche Brésilien soudain réapparu dans sa vie. C'est en effet la cousine Bette qui part au petit matin aux Halles pour surveiller et conseiller la cuisinière de son amie et lui assurer ainsi des repas somptueux aux meilleurs prix. Lisbeth continue à ramasser les « restes » de ceux qui sont plus heureux qu'elle : Valérie lui offre « la défroque » (p. 196) de son appartement, prête à partir, elle, à l'assaut des hôtels promis par ses amants. Valérie s'enrichit dans l'ordre de centaines de milliers de francs en rentes, bénéfices mensuels, spéculations boursières ; la cousine ne recueille que les bribes avec son « petit capital de cinq à six mille francs » (p. 199). Dans le « Bilan de la société Bette et Valérie », pour reprendre le titre du XVI^e chapitre dans *Le Constitutionnel*, le « Compte Fischer » (p. 195, var. a) reste assez maigre.

Certes, les bénéfices émotifs de la haine assouvie doivent combler la grande disproportion des bénéfices socio-économiques. De plus, Lisbeth considère sa position comme un grand progrès : « Après avoir

commencé [...] la vie en vraie chèvre affamée, je la finis en lionne » (p. 196). Mais cette conviction intervient quand elle est prête à épouser le maréchal Hulot, inconsciente qu'elle va se retrouver bientôt pleurer de rage, toujours célibataire, pauvre et n'ayant même plus de domicile. Certes, Lisbeth désire l'enrichissement de Valérie, elle vit d'ailleurs des bonheurs et des plaisirs de l'autre, dans un mécanisme de « vie par procuration » qui la rapproche singulièrement de Vautrin³¹. Mais Vautrin c'est le Crime, et celui-ci a toujours sa place dans le système. L'ancien forçat trouve la sienne et reste un personnage gagnant, y compris dans ce roman où, allié de l'homme de loi, il déjoue définitivement le danger subversif représenté par la révolte de la parente pauvre. Bette, par contre, c'est le peuple travailleur, le dernier cercle de l'enfer social, dont la condition maudite est nécessaire pour que l'engrenage puisse tourner.

Il y a eu un moment où Balzac a pu envisager d'intégrer d'une autre façon les forces populaires au projet de société conservatrice qui est le sien³². Au tout début des années 1840, dans le *Curé de village* il posait en effet la question du rôle dans la société contemporaine des enfants talentueux des classes travailleuses et, imaginant la renaissance utopique de Montégnac grâce à l'œuvre expiatoire de Véronique Graslin, il permettait à l'ouvrier porcelainier Tascheron, voleur et assassin par amour, d'être de quelque façon intégré au nouveau système qui conjugait les vertus de la pensée saint-simonienne à celles de la doctrine libérale. Il avait alors voulu que la sœur de l'ouvrier guillotiné devînt la femme de l'ingénieur Gérard, maire de Montégnac, et que Véronique leur confiât le développement futur de la contrée³³. En 1846, cette composition des différentes aspirations semble irréalisable et les classes travailleuses, plus que jamais dangereuses, ne suscitent

³¹ Comme l'ont remarqué P. Barbéris, « Préface. Histoire et vie privée », dans Balzac, *La Cousine Bette*, Gallimard, Paris, 1972, p. 16, et A. Lorant, « Introduction », cit., p. 19 ; voir ici même F. Fiorentino, « La France Louis-Philippe et le charme de Valérie », p. 20.

³² Sur la composition balzacienne entre pensée contre-révolutionnaire et donnée historique révolutionnaire, tout particulièrement dans *Le Médecin de campagne*, voir G. Gengembre, « Pour lire Balzac. De la famille et de la propriété selon Bonald », dans A. Del Lungo, P. Glaudes, *Balzac, l'invention de la sociologie*, cit., 2018, pp. 37-52.

³³ Pour une analyse de la dynamique utopique dans ce roman voir A. Silvestri, « L'utopie à l'épreuve de la faute : *Le Curé de village* de Balzac » de prochaine publication dans *Francofonia*, 81, automne 2021, B. Diaz, A. Silvestri (éds.), « Écrire l'utopie. L'utopie sociale dans la littérature française du XIX^e siècle ».

que des fantasmes de renversement de l'ordre établi. Balzac revient alors aux caractères des cercles infernaux qu'il dessine d'une façon si poignante dans *La Fille aux yeux d'or*, et toute autre solution s'éclipse inexorablement de *La Comédie humaine*.